

# LE DERNIER BOÛN



Un seul en scène  
de François-Xavier Torre

## Le dernier Round

### IMPORTANT

Ce texte est protégé par les droits d'auteur. En conséquence avant son exploitation vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits (la SACD par exemple pour la France).

Pour les textes des auteurs membres de la SACD, la SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe. Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifie que les autorisations ont été obtenues, même a posteriori. Lors de sa représentation la structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non-respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation. Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.

Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.

François-Xavier TORRE

11 Rue du Moulin – 89140 Michery - 07 81 07 89 37

Mail : [fxt.art@gmail.com](mailto:fxt.art@gmail.com)

site internet : <http://fxtart.wix.com/francoisxaviertorre>

Toute interprétation doit faire l'objet d'une « demande d'autorisation » auprès de la SACD

[www.sacd.fr](http://www.sacd.fr)

Document protégé

(Copyright N°2PNR1G6)

# Le dernier Round

Un Seul en Scène  
de François-Xavier Torre  
(extraits)

## Personnage unique

Antony Gallieni est boxeur.

Un boxeur vieillissant, d'arrière garde.

Vingt ans de carrière sans gagner de prix élogieux. Mais un combattant hors pair, pugnace, tenace, ne manquant ni de courage, ni de volonté, jusqu'au jour où il tombe en plein combat.

Malaise vagal, suivi d'une attaque cérébrale qui le paralyse un temps, de peur. Un trou noir qui va durer cinq ans, avant de reprendre les gants, et de se préparer au prochain championnat.

Son retour est attendu avec ferveur ; le public ne l'ayant jamais lâché depuis ses débuts.

Il est prêt à tout donner. A cogner. A tout prendre. A recevoir aussi, coups comme honneur, du public comme de la profession.

Il est dans son vestiaire, moins d'une heure avant le combat.

Il est fin prêt à offrir le spectacle de sa vie.

Mais un incident va ébranler sa détermination à reprendre les gants. Un attentat -perpétré dans son pays natal- vient d'être commis à l'instant. Des centaines de morts. Des centaines de blessés. Des kamikazes ont tiré dans le quartier où il a grandi.

Les souvenirs reviennent par vagues d'émotions, infantiles comme adultes, durs comme joyeux, le mettant psychologiquement de nouveau sur le fil du rasoir. La tristesse, la peine, la peur, la colère et la rage décuplent ses doutes comme sa volonté à continuer à vivre. A se battre !

Comme sur un ring...

## SCENE 1

*Un vestiaire.*

*Anthony Gallieni s'échauffe seul en donnant des points dans le vide.*

Boxe ! Boxe ! Donne des points ! Lâche tout. Montre que t'es homme mon petit Anthon. Que t'es un gros dur. Que t'en as dans l'estomac. Donne du corps !

Bien sûr que je vais donner de ma personne. Sans compter. Ils croient quoi ? Que je suis fini ? Parce que j'ai l'âge de la péremption ? De la retraite sportive ?

On n'enterre pas le vieux Tony si facilement.

Ces petits jeunes, je vais leur montrer ce que c'est une vieille garde. Je vais leur faire une leçon de vie. Ils vont savoir qui est réellement Anthony Gallieni ! Ils verront au-delà du boxeur.

Je suis une légende parce que mon combat, ça va au-delà de la boxe. Chaque jour. Chaque heure. A chaque fois que je me lève. A chaque moment de l'existence. Je suis là, présent. Et je me battrais jusqu'au bout. Même si pour cela je dois me retrouver à terre plusieurs fois pendant les treize rounds qui me séparent de la victoire, qui me séparent de moi-même, vers la journée suivante, vers un défi du lendemain.

Mais je ne lâcherai rien ! Vous m'entendez adversaires de pacotille. J'ai le ring dans la peau. C'est bien plus qu'un espace de jeu. C'est ma respiration ! Mon essence ! Les gants ne sont qu'apparats. Pour le spectacle. Même sans, je reste le même. Tony la Bonne Droite. Celle qui vous chope à l'occiput, à la mâchoire, au menton, sur l'arcade, dans le foie, dans l'estomac, dans les intestins. Dans le tarin. Dans la tête. Ici. Puis là. Pour vous mettre K.O. Pour montrer que je suis toujours vivant. Plus que jamais ! J'ai toujours cette furieuse envie de vivre, qu'importe le sens ou la signification à lui donner. Je resterai debout, cap sur l'avenir.

Un jour je raccrocherai c'est certain.

Certains racontent que mon retour est mon dernier baroud d'honneur. C'est possible. C'est même plus que probable.

Mais ça ne veut pas dire que c'est vrai. Les rumeurs ne m'ont jamais fait peur. Ni angoissé. Juste une gerbe de plus à leur mépris insignifiant. Je me fous des ragots de ces spécialistes comme de ces pauvres gens qui croient aux balivernes. Aujourd'hui une connerie de plus ou de moins m'amuse plus qu'autre chose.

Et puis ces torchons -même si je ne les lis plus- me servent encore ; comme PQ ! Bien pratique quand il ne reste plus qu'une feuille.

Mais c'est à moi de leur montrer qu'ils ont torts. Tous autant qu'ils sont à fausser la vérité sur tout et sur rien. Souvent sur rien d'ailleurs. Du vent d'information qui passe à travers moi comme un bruit de fond sonore, désagréable, même parfois si tonitruant qu'on ne s'entend plus parler, qu'on ne s'entend plus réfléchir.

Au moins ici, ils sont absents. Ils n'ont pas droit de cité. Le silence est Roi. Ça me calme. Ça m'aide à me concentrer, à faire le tri d'un dehors bruyant et incompréhensible, à être en paix avec moi-même.

Le contrôle sur soi est primordial pour avancer. Ça évite la peur. Ça évite les doutes. Ça évite la paralysie.

J'ai appris à vivre avec. Il y a des méthodes. Je les ai toutes faites.

Le psy, je le déconseille. Trop long. Trop coûteux. Résultat mitigé.

Les médocs ? A part devenir un zombi médicamenteux à force de prendre sa dose chaque jour. Non, merci.

La sophrologie ? Le Yoga ? Il m'arrive encore d'en faire quelques séances parfois.

Mais mes drogues préférés sont le sport, les femmes, les amis, les sorties. La vie quoi !

Des raisons de se battre, de donner du sens à ce qu'on veut, à ce qu'on cherche.

Les questions sont toujours là dans un coin de ma tête ; quand je tourne en rond, elles ressortent.

L'inaction me fait réfléchir. Beaucoup trop parfois. Ce n'est pas bon pour la santé de trop penser.

Faut que je m'active, que j'avance. Rester toujours en mouvement. C'est le moyen pour moi de rester en vie.

L'inertie me rend fou, malade, me fait chuter dans la mélancolie comme un ex drogué qui replonge une seringue dans le bras. Je me connais, je pourrais me pendre à vivre comme une toupie. Bon, une toupie c'est du mouvement. Mais quand elle s'arrête, elle tombe aussi.

C'est comme sur le ring, les pas de danseuse ce n'est pas pour faire du ballet. Bien que les petits rats de l'Opéra nous ont copiés. Petites tricheuses ces ballerines ! Et après on dit que la boxe ce n'est pas pour les fillettes. La preuve que non ! Je devais faire du Music-hall logiquement. J'adorais Fred Astaire quand j'étais petit. Je dansais du Fox-trot comme jamais.

Mais dans mon quartier, l'art de la rue c'était plutôt la bagarre. Pas les comédies musicales. Fallait se battre pour exister, se faire un nom, une réputation. C'était le prix des poings qui comptaient. Pas la danse. L'art est si mal compris dans les quartiers populaires. C'est dommage. J'aurai voulu être un artiste pour eux ! Pour leur montrer d'autres horizons que se foutre sur la gueule.

Mais à quinze ans, on suit le mouvement. On tape aussi pour monter qu'on a des couilles, pour montrer qu'on est le plus fort. On joue les Astérix sans la potion magique. Et j'ai vu la différence. Parce que des coups j'en ai pris aussi, et j'en prends encore, toujours.

Et ça fait toujours aussi mal les poings, comme la vie.

À force de prendre dans le pif, j'ai trouvé quelques parades pour me défendre, pour que les bleus au corps, au cœur, et à l'âme, soient moins douloureux, soient plus vivable.

En fait je dis n'importe quoi. Ce n'est pas moins supportable. C'est même pire en vieillissant. Je vomis toujours avant d'entrer sur le ring. Parfois même je me bloque la mâchoire, où l'épaule droite tellement je suis tendu, tellement les nerfs sont à fleur de peau.

J'ai jamais compris pourquoi ce terme : à fleur de peau. Ça devrait être caressant comme signification. Mais c'est l'inverse qui se produit.

Les interprétations sont si mal faites parfois.

Est-ce parce que je donne tout au combat ? A la fois dans le jeu, ou dans l'affrontement ? Il ne faut pas voir le combat comme un duel. Non. C'est tout le contraire. C'est avant tout un combat contre soi, contre son image, son passé, sa jeunesse, ses peurs, ses terreurs nocturnes ; la vie qui ne m'a jamais fait de cadeau mais qui m'a révélée aussi que tout était possible, que les petits bonheurs soignaient en quelque sorte les bobos de l'instant.

Mais je me bats aussi pour les autres, pour ceux qui m'affrontent, pour la relève, pour leur apprendre à mon tour la vie, leur transmettre ce témoin précieux de savoir se battre autrement, avec engagement, mais avec respect. L'école -bien qu'imparfaite, bien que caduque parfois- m'en a donné ses valeurs que je transmets dans mes poings, au quotidien, non pour le plaisir de cogner, non pour assouvir une vengeance puérile, mais pour donner du relief à ma vie.

Moi c'est au travers de la boxe. Mais le ring est tout aussi une scène de théâtre. C'est aussi du

spectacle. On donne et on se vide autant. On a l'illusion de croire qu'on est utile aux autres, en offrant ce qu'on est : un corps brut, des tripes et du cœur. Ça paraît sordide comme image, un côté boucher quand on y pense, mais la vie commence dans le sang, et finit sous la terre la plupart du temps.

Et le sang est le transmetteur universel. Il est L'ADN de tout à chacun. Il véhicule notre identité, notre lot d'émotions, et de personnalité.

*Anthony allume le radio-cd. Il tombe sur la musique du film de Rocky.*

## SCENE 2

Ah non ! Par pitié...

*(Anthony stop le cd, et allume la radio)*

Le staff me fait le coup à chaque fois.

*(la radio donne un flash spécial)*

« Nous arrêtons nos programmes pour un flash spécial. Nous apprenons à l'instant -de sources officielles- que la ville de Paris, en France, vient d'être la cible de plusieurs attentats sanglants, simultanés, du côté de la place de la République, où la scène du Bataclan a été prise d'assaut par des kamikazes. »

Mon Dieu !..

« Rester à l'écoute. Nous vous informerons de la suite des événements après une page de publicité. »

Ce n'est pas possible. République. La France ! Mon pays !

Et je suis ici, de l'autre côté de l'Atlantique. Et je ne peux rien faire.

Faut que j'annule. Que je déclare forfait. Que je prenne l'avion.

Non. Ce n'est pas possible. C'est même absurde. Un mauvais rêve. Ils ont dû se tromper.

République bon sang ! Y a que des bars, des apparts, et des salles de spectacles.

Aucune ambassade.

Aucun bâtiment ministériel.

Les fous !

Il y a... Il a que des jeunes dans ce quartier ! Ça respire la vie du matin au soir, jusque tard dans la nuit.

Même la place de la République n'a plus son symbole historique. Il est juste devenu un point de ralliement pour toutes sortes de manifestations : sociales, politiques, écologiques, pour la paix, la liberté, la fête, un droit commun inaliénable, une identité indivisible.

J'y ai passé une grande partie de mon enfance. Heureux en tous points. Un enchaînement d'émerveillement. Un bonheur inaltérable avant que ça ne se gâte pour moi.

Avant de devoir quitter la ville.

Ma rue donnait sur la Place. J'y découvrais son Lion sur son socle à chaque fois que j'ouvrais les volets, trônant fièrement sa crinière de bronze ; symbole d'une époque où tout combat avait un sens, une force, et qui était porteur d'espoir.

J'habitais au dernier étage d'un immeuble d'artistes, entre un peintre et un sculpteur. L'appartement

n'avait que deux chambres ; celle de mon père et moi.

Il était metteur en scène.

Nous n'avions rien de petits bourgeois bohèmes. Mon père travaillait dur, nuit et jour, week-end compris. Il ne comptait pas ses heures. Jamais ! Il bossait, comme beaucoup. Bien plus que la moyenne. Un métier incompris, dénigré la plupart du temps. Mais il s'en foutait. Les « quand-dira-t-on » n'avaient aucune prise sur son moral. On prenait la vie comme une aventure. Mon père m'apprit très tôt de s'enrichir auprès d'autrui, et de ne jamais rester dans mon coin.

Même les difficultés, il s'en amusait, pour éviter de me faire peur sans doute, pour éviter de me montrer l'angoisse des lendemains moroses.

Je l'ai vu sombre rarement.

Comme la fois où sous nos fenêtres, ça chantait fort l'International.

Une manif !

Une de plus.

Très fréquente à cette époque. Il n'y avait pas une semaine où ça martelait le pavé, où ça scandait, ça chantait, ça sifflait, ça se bagarrait aussi ; manifestants contre forces de l'ordre ; manifestants contre manifestants ; manifestants contre des vitrines de magasin.

J'étais gamin à l'époque. Je ne comprenais pas pourquoi les plus excités se battaient contre les vitrines. Elles ne faisaient rien de mal les vitrines. Elles n'étaient là que pour faire jolie. Elles meublaient le paysage.

« Victimes de la bêtise humaine » m'avait sorti alors mon père.

### SCENE 3

Je venais de fêter mes dix ans.

Je m'en souviens parce que j'avais eu comme cadeau ma toute première maquette : le Faucon Millénium Condor de Star War. Un caprice de même mais un rêve d'adulte.

J'étais fou de joie. Je sautais partout comme un diabolotin.

J'ai même voulu crier ma joie sur le balcon.

Mais je n'ai pas pu.

Sur la place, une marée humaine jouait des coudes et avançait lentement, des pancartes en mains.

Une image toute aussi impressionnante que mon cadeau d'anniversaire.

Cette vision de voir tout ce monde, sous mes fenêtres, m'avait scotché. Je suis resté béat, sans bouger, comme tétanisé, attiré par le vide de ce trop plein de monde.

Mon père m'a rejoint, étonné de ne plus m'entendre. Et nous avons communiqué ensemble un long moment, sans rien dire. Nos regards se croisaient par instant, cherchant pour ma part à comprendre, cherchant pour sa part à me rassurer.

Je n'avais pas peur. J'étais fasciné.

« Pourquoi que les gens sont tous sortie ? » que je lui ai dis.

Il m'a sourit, comme souvent il le faisait pour effacer les mots, pour remplacer le malaise qui se réveillait parfois en lui, afin d'éviter d'en dire trop, ou de mal le dire.

Mais j'insistais. Je voulais savoir.

« Ils ont l'air fâché. Pourquoi qu'ils hurlent ? »

« Ils sont pas contents, en effet. »  
« Pourquoi qu'ils sont pas heureux ? »  
« Parce qu'ils cherchent le bonheur. »  
« Ils l'ont perdu ? »  
« Non. Mais certains pensent que c'est chez les autres que le bonheur se trouve. »  
« Ils ont qu'à venir à la maison. Y a plein de bonheur ici ! »  
« Ça marche pas comme ça, fils ! C'est à eux de trouver ce qui correspondent à leur bonheur. »  
Bon là j'ai décroché. Un peu. Mais j'étais un garçon curieux. Alors j'ai renchéri.  
« Et toi Papa, c'est quoi pour toi le bonheur ? »  
« C'est toi mon fils ! »  
« Et le théâtre ? »  
« Aussi. »

Mon père... Son métier... Une passion qui l'a dévorée toute sa vie, à vouloir justement partager un bonheur commun, diffus, riche socialement et humainement. Un métier exigeant qu'il lui a usé la santé, et qui l'a « tué » dans l'oubli.

J'ai toujours la maquette. Je ne m'en sépare jamais. Où je vais, elle me suit partout, comme son ombre. Elle faillit plusieurs fois être brisée. Mais elle tient encore debout, comme moi.

Un vrai roc, comme mes souvenirs ; ce qui m'a fait, ce qui m'a construit, ce que je suis devenu.

Solide. Franc. Loyal.

J'aurai pu reprendre le flambeau paternel, mais la vie est parfois moqueuse ; une chipie de première qui m'a fait dériver sur des chemins de traverses, jusqu'à s'engager, donner sa parole, ne rien lâcher en chemin.

Pugnace. Tenace. Absurde parfois. La vie reste pour moi un combat permanent.

#### SCENE 4

Et même si le Ring n'est pas une scène de théâtre, j'en ai fait mienne.

On m'appelle l'Artiste dans le Milieu.

La fibre du jeu ne m'a jamais quitté, m'a toujours animé avant d'entamer un combat. Je fais mon Al Pacino comme aurait dit mon père. Je fais mon numéro solo ; un solo de guitare qui électrise les foules, chauffant la salle de mes élucubrations de sportif pas comme les autres.

Même le Catch -expert dans les mises en scène les plus farfelues et fantasques- m'a fait plusieurs fois du pied dans mes débuts dans la profession.

Je suis bon dans mon style. Tout le monde en a pour son argent comme ça ! Un match peut parfois durer un round. Un mauvais coup... au mauvais endroit... au mauvais moment... et c'est le K.O. garanti. Coup de sifflet. Arrêt du match. Fin de partie. Et tout le monde au lit !

Alors, un peu de show pour mettre dans l'ambiance, avant d'entrer dans le vif du sujet, ne mange pas de pain, me met aussi en condition, et accessoirement -si je suis dans un bon soir- me met le public dans la poche. Mais le public, faut aller le chercher. Il ne vient pas tout seul le feignant. Enfin non. C'est faux. C'est loin d'être un tire au flanc le public. Il est seulement exigeant. Il a payé sa place. Il en veut du spectacle. Il en veut du combat. Il en veut du sang !

Le Ring -comme tout espace de jeu- n'est qu'une arène romaine en modèle réduit.



C'est devenu moins sanglant, mais la ferveur est restée la même !

Il veut le meilleur de nous le public. Il veut sa dose de joie, de bonheur, de furie ! Il veut qu'on se surpasse, qu'on le transcende au-delà du possible, au-delà du raisonnable. Il veut que notre enveloppe d'humain disparaisse. Qu'on devienne cette bête de foire ! Cette bête de scène ! Les unissant au combat de ma vie, en un jeu de miroir qui prend l'aspect d'un Ring...

Pourtant la bagarre, je ne l'ai jamais cherchée. C'est elle qui vient le plus souvent à moi.

Je dois être attractif.

Une attirance physique, chimique, violente, et qui finit le plus souvent à terre, fatigué par le corps à corps, épuisé par les coups portés, donnés, et reçus.

(...)

*Pour recevoir le texte intégral pour étude et analyse, afin d'une production scénique, veuillez vous adresser à l'auteur.*